



La Culture

Des révolutionnaires sandinistes à la communauté kurde en passant par les strip-teaseuses des fêtes foraines aux États-Unis, la photographe américaine

Susan Meiselas

porte depuis presque cinquante ans un regard à la fois intime et documentaire sur ses sujets. À 69 ans, cette figure emblématique de l'agence Magnum fait l'objet d'une rétrospective au Jeu de paume, à Paris. Par Claire Guillot





LA GRANDE PHOTO QUI OUVRE LA RÉTROSPECTIVE de Susan Meiselas au Jeu de paume, l'une des premières qu'elle ait prises, lui fiche «*la chair de poule*». C'est un autoportrait de 1971, en noir et blanc, où elle est assise, cheveux souples et pieds nus. Mais son corps est transparent et révèle le bois de la chaise. En utilisant une double exposition, la jeune femme de 23 ans s'était transformée en fantôme. «*Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle j'ai fait ça, raconte la photographe américaine de 69 ans à l'allure étonnamment juvénile. Et sans doute qu'à l'époque je n'aurais pas su l'exprimer. Mais cette image contient déjà toute ma philosophie de la vie! Je suis là, et en même temps invisible.*» À Cambridge, dans le Massachusetts, l'étudiante en art avait fait le portrait des habitants de la pension dans laquelle elle louait une chambre. Au moment de faire le sien, elle a voulu disparaître.

S'effacer pour montrer les vies des autres, surtout ceux pris dans les tumultes de l'Histoire. La photographe documentaire, figure historique de l'agence Magnum, en a fait son mantra, et s'est immergée depuis presque cinquante ans dans des sujets au long cours. Si elle a publié dans la presse, elle ne s'est jamais perçue comme une photographe, les limitations et la vitesse de l'actualité la frustrant trop. «*Ce qui la distinguait des autres, c'est qu'elle n'était jamais pressée, note Alan Riding, journaliste qui travailla avec elle pour le New York Times Magazine pendant la révolution au Nicaragua. Ce qu'elle avait sous les yeux ne lui suffisait jamais! Je disais: "J'ai ce qu'il me faut comme informations, on s'en va". Elle me rétorquait: "Mais je n'ai même pas commencé!"*»

Elle l'admet: «*J'ai le gène obsessionnel.*» Elle a parfois pris des années, voire des décennies, pour creuser ses projets, les modifier, les compléter, leur trouver une nouvelle forme. La plupart du temps en intégrant la voix et l'avis des personnes à l'image. Son expérience au Nicaragua, aux côtés des révolutionnaires sandinistes qui mirent fin à la dictature de la famille Somoza, a d'abord donné naissance à un livre en couleurs, *Nicaragua*, en 1981. Il contient, entre autres, «*Molotov Man*», une photo devenue symbole du soulèvement, un militant lançant sur les soldats de la garde nationale un cocktail Molotov fabriqué avec une bouteille de Pepsi. Susan Meiselas y est retournée pour réaliser un film, *Pictures from a Revolution* (1991), dans lequel elle confronte les sujets à leurs souvenirs: des révolutionnaires revenus à la vie quotidienne, des soldats de l'armée régulière, des vies brisées et reconstruites... Les larmes coulent, la fierté s'affiche, mais aussi la déception face aux espoirs enfuis. En 2004, Susan Meiselas s'y est à nouveau rendue pour afficher dans les rues ses images et interpeller les jeunes sur ce passé. «*Quand je vois une photo, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce qui est arrivé depuis. Le temps coule, mais la photo reste là. La question, c'est que fait-on de ce "là"?*»

Car elle ne se considère pas comme une simple productrice d'images-tableaux, fixant la vérité d'un moment une bonne fois pour toutes. Susan Meiselas a toujours interrogé le statut des photographies, leur rôle et leur diffusion. Sa place à elle, aussi. «*Cet autoportrait de 1971 est très révélateur de mes anxiétés. À quoi sert la photo, à qui ça s'adresse? Je suis à l'inverse des jeunes actuels avec leur iPhone, qui ont juste le plaisir de la photo! Moi, j'ai d'abord eu de la souffrance.*» Pour un autre de ses grands projets, consacré au Kurdistan, la photographe a même mis ses propres productions en retrait, au profit d'autres images. Débuté en 1991, sur les traces de la sanglante répression menée par

le régime de Saddam Hussein contre des villages kurdes, le projet s'est mué en la constitution d'une vaste mémoire visuelle pour ce peuple sans Etat ni archives nationales. Susan Meiselas a voyagé en Iran, en Irak et en Turquie, mais aussi auprès de la diaspora, récoltant des portraits de famille, des lettres, des cartes postales anciennes... Un travail d'artiste sur archives qui fut pionnier à l'époque. «*Je voulais donner un sens à tous ces fragments, explique la photographe. Pour moi, c'était comme un puzzle et une mosaïque, comme une image où plein de morceaux manquaient. Et aussi un tableau qu'on ne comprend qu'en s'éloignant.*» Après un livre paru en 1997, elle a lancé un site Internet, Akakurdistan.com, qui continue de s'enrichir, et une installation où s'entremêlent les histoires et les voix d'un peuple éclaté. Étonnant comme les questions de l'histoire, de la mémoire et de la communauté sont récurrentes chez cette photographe qui ne se sent de nulle part. «*Je suis américaine, car je vis avec ce statut - je peux voyager où je veux. Mais mes racines n'ont pas grand intérêt pour moi. Je m'intéresse plutôt à là où je vais. Comme une rolling stone, une pierre qui roule. Enfin, non, plutôt une boule de neige: je change, je me charge des expériences.*»

LE JEU DE PAUME PRÉSENTE AUSSI LE TRAVAIL FONDATEUR qui l'a fait connaître, *Carnival Strippers*: pendant des mois, elle avait suivi des strip-teaseuses dans des fêtes foraines aux États-Unis, partageant leurs journées. Dans des photos à la fois crues et tendres se dévoilaient de jeunes femmes ayant refusé un destin tout tracé de ménagère, préférant utiliser leur corps selon leurs propres règles. Les femmes sont d'ailleurs un autre leitmotiv de son œuvre, depuis les guerrières du Kurdistan jusqu'aux femmes battues au Royaume-Uni, dans son travail récent, *A Room of Their Own*. Des histoires féminines de survie et de combat. Elle note pourtant: «*Je n'ai jamais voulu mettre les femmes en avant en tant que telles. Ce qui m'intéresse, c'est plutôt leurs relations à la société, au pouvoir, à la communauté.*» Et la photographie, suggère-t-elle, est une «*connexion*» avec le monde, un fil pour nouer les histoires et rapprocher les gens. ☺

«**Susan Meiselas. Médiations**», au Jeu de paume, 1, place de la Concorde, Paris 8^e. Jusqu'au 20 mai.

En première ligne, de Susan Meiselas, éditions Xavier Barral, 256 p., 35 €.





**“Je suis à l’inverse
des jeunes
actuels avec leur
iPhone, qui ont
juste le plaisir
de la photo ! Moi,
j’ai d’abord eu
de la souffrance.”**

Susan Meiselas/Magnum Photos



De haut en bas,
Lena après
le spectacle, Essex
Junction, Vermont,
série « Carnival
Strippers », 1973.

Page de gauche,
Molotov Man,
prise le 16 juillet
1979 à Esteli,
au Nicaragua.

Blocs de béton
signalant
la fosse commune
de Koreme,
en Irak (1992).